

Pédagogues et pédagogies. Collection dirigée par Jacques Ardoino, Francine Best, Gaston Mialaret et Michel Soëtard. Paris : Presses universitaires de France.

Plaisance, E. (1996). *Pauline Kergomard et l'école maternelle*. Paris : Presses universitaires de France.

Ladsous, J. (1995). Janusz Korczak. Paris : Presses universitaires de France.

Filloux, J.-C. (1996). *Tolstoï pédagogue*. Paris: Presses universitaires de France.

Gotovich, L. (1996). *Makarenko*. Paris: Presses universitaires de France.

Michel Coron et Marc-André Éthier

Volume 23, numéro 2, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031944ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031944ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coron, M. & Éthier, M.-A. (1997). Compte rendu de [*Pédagogues et pédagogies*. Collection dirigée par Jacques Ardoino, Francine Best, Gaston Mialaret et Michel Soëtard. Paris : Presses universitaires de France. / Plaisance, E. (1996). *Pauline Kergomard et l'école maternelle*. Paris : Presses universitaires de France. / Ladsous, J. (1995). Janusz Korczak. Paris : Presses universitaires de France. / Filloux, J.-C. (1996). *Tolstoï pédagogue*. Paris: Presses universitaires de France. / Gotovich, L. (1996). *Makarenko*. Paris: Presses universitaires de France.] *Revue des sciences de l'éducation*, 23(2), 448–451.
<https://doi.org/10.7202/031944ar>

Pédagogues et pédagogies. Collection dirigée par Jacques Ardoino, Francine Best, Gaston Mialaret et Michel Soëtard. Paris: Presses universitaires de France.

Depuis environ deux ans, les Presses universitaires de France proposent une nouvelle collection intitulée «Pédagogues et pédagogies». Il s'agit d'ouvrages de format de poche, d'environ 125 pages chacun, et dont le but est de faire connaître une personnalité ayant contribué de façon significative à l'avancement de la cause de l'éducation. Certaines sont plus connues comme Léon Tolstoï ou Anton Makarenko; d'autres moins, comme Pauline Kergomard ou Janusz Korczak. Le contenu de chacun de ces livres comporte une présentation, en général assez brève, faisant ressortir les traits saillants de la carrière des personnes à l'étude; s'ensuit une seconde partie plus longue, constituée d'extraits de textes écrits par ces dernières.

Plaisance, E. (1996). *Pauline Kergomard et l'école maternelle*. Paris: Presses universitaires de France.

Née en 1838, Pauline Kergomard a joué un rôle de premier plan dans la transformation des salles d'asile en véritables écoles maternelles. Avec l'industrialisation croissante en Angleterre et en France au début du XIX^e siècle apparurent des salles d'utilité publique servant de lieux d'accueil pour les enfants des classes

populaires et dont le but visait à les protéger des dangers physiques et moraux, de l'abandon et de l'isolement. Évidemment, ce genre d'institution tenait davantage du dressage que de la pédagogie; les enfants doivent marcher, s'asseoir, se lever tous ensemble au claquoir et même «se moucher tous ensemble et toujours au claquoir» (p. 59).

C'est en réaction contre cette vie de bagnard imposée à des enfants d'âge préscolaire que Pauline Kergomard, nommée «inspectrice générale des écoles maternelles» allait, à partir de 1881, opérer des changements importants qui iraient jusqu'à transformer les salles d'asiles en véritables écoles maternelles. D'emblée, Kergomard opte pour un modèle familial susceptible d'améliorer indirectement les conditions de vie des familles ouvrières en fournissant des informations d'ordre hygiénique et alimentaire. De plus, les écoles maternelles doivent être mixtes afin d'enseigner «aux enfants des deux sexes à vivre harmonieusement et proprement côte à côte» (p. 27). À ces idées, révolutionnaires pour l'époque, s'ajoute la place importante à accorder au jeu et aux jouets: «Le jeu, c'est le travail de l'enfant; c'est son métier, c'est sa vie. L'enfant qui joue à l'école maternelle s'initie à la vie sociale, et l'on oserait dire qu'*il n'apprend rien en jouant?*» (p. 90). Et pour jouer, il faut «des jouets bâtis à fer, à chaud et à sable... il faut acheter des cubes, acheter des images, de belles images bien cartonnées» (p. 91).

On comprend, dès lors, l'importance accordée par Pauline Kergomard à une formation spécifique aux éducatrices d'école maternelle. Encore là, elle fait œuvre de pionnière en précisant que cette école doit répondre aux besoins des enfants d'âge préscolaire et qu'il ne peut s'agir d'y transposer les buts de l'école primaire (p. 43-44).

Bref, il s'agit d'un petit livre fort bien fait et qui mériterait d'être lu par celles et ceux qui œuvrent dans ce domaine. Ainsi que le souligne Eric Plaisance, l'auteur de l'ouvrage, «la lecture de Pauline Kergomard et de ses conceptions de "l'éducation maternelle dans l'école" demeure une forte et féconde source d'inspiration» (p. 55).

Ladsous, J. (1995). *Janusz Korczak*. Paris: Presses universitaires de France.

Les cinéphiles, qui auront vu l'excellent film d'Andrej Wajda intitulé *Korczak*, tourné en 1990, se rappelleront la personnalité attachante de ce médecin dont le nom véritable était Henryk Goldszmit, né en 1878, et qui, dans la tourmente de la Pologne envahie par les forces armées allemandes en 1939, tâcha de maintenir une organisation viable pour les orphelins juifs confinés entre 1940 et 1942 dans le ghetto de Varsovie jusqu'à la liquidation de celui-ci; il est mort à Treblinka avec les éducateurs et deux cents enfants à qui il avait consacré sa vie.

L'ouvrage de Ladsous a l'insigne mérite d'aller plus loin en arrière et de mettre en relief le caractère pédagogique de la pensée de Korczak à travers divers textes qui,

en 1937, ont été couronnés par l'Académie polonaise de littérature; les thèmes privilégiés par Korczak sont inspirés de la pédagogie de Pestalozzi. Déjà en 1913, il prenait la direction de la Maison de l'orphelin dont les principes éducatifs reposaient sur la justice, la fraternité et l'égalité en droits et obligations. Afin de nous faire partager la pensée de Korczak de la façon la plus vivante possible, Ladsous présente la chronologie de celui-ci et la fait suivre d'un bref prologue. S'ensuivent divers textes de Korczak que l'auteur commente en caractère gras. On y retrouve les trois personnages auxquels Korczak a donné vie: Mathias, l'enfant aux responsabilités d'adulte; Frère triste, l'adulte morose et sceptique et, enfin, le vieux docteur qui commente l'actualité quotidienne avec compréhension et lucidité.

À vrai dire, le contenu de ces textes ne m'a pas satisfait pleinement; il m'a semblé que si Korczak a retrouvé en Pestalozzi un théoricien de l'éducation, lui-même n'a pas poussé très loin un véritable questionnement sur l'éducation. Ce qu'il a réalisé, et en ceci son action rejoint celle de Célestin Freinet, c'est d'avoir su dans ses gestes quotidiens prendre position pour des valeurs fondées sur les droits des enfants et sur la promesse d'un monde meilleur qu'ils représentent. En ceci, son œuvre s'accompagne de textes qui ne lui rendent pas nécessairement justice, mais son témoignage final, qui aura consisté à donner sa vie pour ceux qu'il aimait, dépasse largement des écrits qui, chez un trop grand nombre de pédagogues savants, demeurent lettres mortes.

Filloux, J.-C. (1996). *Tolstoï pédagogue*. Paris: Presses universitaires de France.

Écrivains russophones, Tolstoï et Makarenko ont aussi été tous deux enseignants, mais si la notoriété du second lui est venue de la pratique de pédagogue que ses romans ont décrite, la gloire du premier émane avant tout de ses talents d'auteur, l'enseignement ne constituant pour lui qu'une occupation intermittente. Sa pédagogie active, ouverte et expérimentale dérivait de celle de Rousseau, mais elle reposait d'abord sur l'amour dont il a fait preuve à l'endroit des serfs paysans qu'il voulait libérer par l'alphabétisation. Aristocrate libertaire, Tolstoï a enseigné dans l'école qu'il a créée et financée seul, à une époque où la noblesse terrienne (10 % de la population) russe épaulait le régime politique despotique, autocratique et bureaucratique du tout-puissant tsar. L'analphabétisme et le servage qui entravaient le développement économique de la Russie ont donné néanmoins naissance à un mouvement de réforme éducative et sociale dans lequel s'est inscrite l'entreprise de Tolstoï, plus radicale et préfigurant l'École nouvelle: «Les enfants n'ont pas de leçons à apprendre chez eux, ils viennent à l'école sans livres ni cahiers, et s'installent dans la classe où ils veulent. Pas de réitations, d'interrogations individuelles, de notes, d'examen, même de classement. Ni récompense ni punition. Les programmes d'études ne sont qu'un tableau des matières offertes à la curiosité de l'écolier; il y choisit librement ce qui l'intéresse» (p. 29). Pour rendre compte de l'expérience, Tolstoï publie une revue, lorsque la censure le laisse faire. Il écrit aussi un manuel, son *Syllabaire*, pour aider les enseignants à utiliser les procédures qu'il a expérimentées pour apprendre aux

élèves la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire, etc. Notons que la philosophie de Tolstoï peut être mise en relation avec son mysticisme mâtiné de pacifisme.

Gotovich, L. (1996). *Makarenko*. Paris: Presses universitaires de France.

Makarenko était d'abord un homme de terrain: il a dirigé deux colonies ukrainiennes de réinsertion sociale pour jeunes délinquants de 1920 à 1934. Il a théorisé ensuite. À l'instar de l'écrivain Gorki, il concevait «chaque être humain avec une hypothèse positive» et s'attachait à découvrir en chacun «l'étincelle positive» (p. 14). Se définissant comme communiste, il exigeait d'autant plus de tous qu'il estimait chacun. Pour faire resurgir les qualités humaines de ses pupilles rétifs et violents, pour leur apprendre la camaraderie et le respect des autres, pour les inciter à travailler, il misait sur leur cohésion, même quand elle dépendait de leur «refus systématique de participer à un quelconque travail dans la colonie» (p. 17). Cela a eu pour effet de créer une communauté basée sur la confiance et le respect mutuel. Cette identité collective, elle «se développera ensuite autour du désir qu'éprouvent les colons de ne plus bricoler pour subvenir à leurs besoins dans un atelier par-ci, dans un autre par-là, mais d'entrer dans un processus productif plus sérieux, à savoir l'exploitation d'une entreprise agricole» (p. 19).

La pertinence et la très grande actualité de cette pédagogie du projet frappent le lecteur, d'autant plus que Makarenko prend le parti de résoudre le problème de la violence et le racisme en prônant la démocratie. Par contre, la description qui est faite du cadre socioéconomique et politique où s'inscrit son œuvre pédagogique ne couvre que les années 1917 à 1923, alors qu'il y aurait eu lieu de poursuivre. En effet, la chronologie montre que Makarenko a été en butte à l'opposition du Commissariat de l'Instruction publique dès 1928 et qu'il a fini par quitter la direction des deux colonies. Par contre, ses théories pédagogiques ont reçu une reconnaissance officielle à partir de 1936: il fut décoré, ses œuvres ont été publiées, il a donné des conférences radiophoniques, etc. À quoi attribuer ces changements dans les faveurs officielles? On l'ignore. Vu le caractère idéologique de toute théorie éducative et la propension de Staline à justifier ses zigzags politiques par des volte-face théoriques, le lecteur serait en droit d'en savoir davantage à propos des rapports qu'entretenait Makarenko avec la bureaucratie stalinienne.

Ces quatre ouvrages forment donc une collection inégale par le choix des textes ou la valeur de leur présentation, mais ils permettent dans certains cas des tête-à-tête stimulants avec des auteurs qui méritent le détour.

Michel Coron
Marc-André Éthier
Université de Montréal